

Hervé Bougel

Les Pommarins

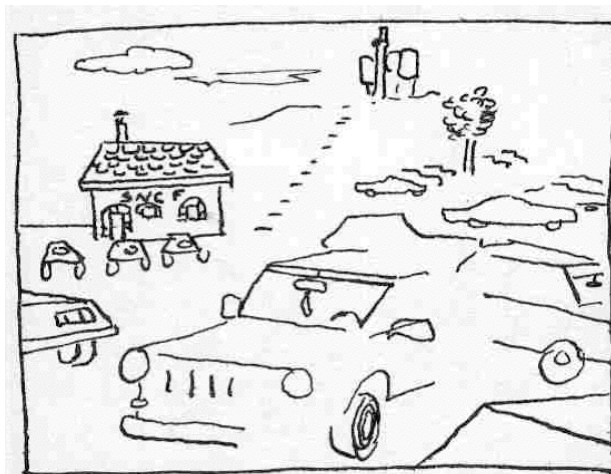
Préface

Roland Tixier

Illustrations

Hubert Daronnat

Éditions Les Carnets du Dessert de Lune



L'usine, elle est aux Pommarins, dans la campagne. On quitte la gare par un mauvais escalier de rondins, gras de terre, on marche quelques centaines de mètres. Voilà, c'est ici Les Pommarins.

Dans les ateliers, on fabrique des pièces en caoutchouc, des joints pour l'automobile, le bâtiment. On construit. Le monde avance sur ses quatre roues un peu grâce à nous. Un bon rechapage, c'est une vie de sauvée, pour quelques virelets de plus.

Dans la cour de la gare un cèdre, magnifique,
éclairant l'été finissant.

Tu verrais comme il est arrimé, pas prêt de lâcher
prise aux nuages. Au loin, des cheminées, les silos d'une
cimenterie.

Finiront bien par trouer sa peau massive de seigneur
nègre.



Pour l'embauche, on attend dans un petit hall, assis sur des chaises de plastique bleu.

M'sieur Rouge s'inquiète de savoir pour la paye :

- C'est combien de l'heure ?

À la petite dame qui vient nous chercher pour l'entretien avec le chef du personnel ; à cette époque, milieu des années soixante-dix, on n'a pas encore tout à fait inventé les relations humaines :

- Quoi, c'est tout ?

Il n'a pas de temps à perdre, M'sieur Rouge, il se lève, il s'en va rapide, son gros bide en mouvement sa famille à nourrir.

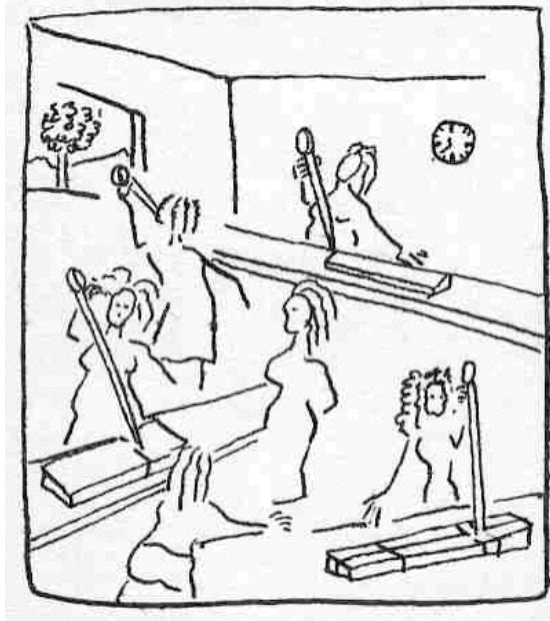
Moi je le trouve bien mal embouché, pas poli avec le chef du personnel qui va nous recevoir, nous donner du travail.

Ça doit être un ouvrier efficace, M'sieur Rouge.

Embaucher, dit Larousse, c'est enrôler par adresse, ou encourager à la désertion.

Bien léger et maladroit, j'ai été embauché à l'atelier des femmes, à l'emballage, je n'y vois pas malice, il me faudra m'en satisfaire. Petit soldat, j'ai touché mon paquetage, les chaussures de sécurité bouts ferrés, le bleu, les gants épais.

Se garder des froidures à venir.



J'embauche à la journée, les autres font les équipes, ils disent « les factions » - une semaine 4 heures à 12 heures, l'autre 12 heures à 20 heures - moi je suis trop jeune, gamin.

Les femmes de l'emballage je les amuse avec ma dégaine, mes grands cheveux frisés. La vieille Mado Marzocchi, voûtée, Joséfina, son doux parler portugais, et Francette, blouse bleue.

Elle me raconte ses frères, la voix tendue crissante tandis que nous plions et déplions, sur d'immenses tables de métal, les grands joints de pare-brise. Ses frères, attention, des colosses, chacun double-mètre, cent vingt cent trente kilos de barbaque vive, les brandillons... les pectoraux... Tant balèzes qu'il leur

suffit d'apparaître pour ramener la paix, la quiétude en tous lieux.

Son époux, à Francette, il ne prend pas tant de précautions pour se garer des deux mastars. Lèvres fendues, chicots noirs dévoilés d'un sourire amer, un œil poché qui vire bleu vers la verrière, Miss Francette postille, dépliant-pliant-dépliant-pliant :

- La famille c'est sacré... Vas-y regarde-moi comment je fais déplie-plier-déplie... Tu prendras l'habitude, tu verras... La vie, tu la comprendras vite.

La vie la comprendre et vite.

Les filles, les jolies, sont là pourtant, une petite Arabe qui me sourit en loucedé depuis sa machine, s'approche de moi lorsque nous cherchons, dans une armoire métallique, cisaille à carton ou gros scotch brun.

Gros scotch brun déroulé sur un dévidoir dentu, au cul des boîtes. Faut prendre le geste, le tour de main, la finesse, la caresse vive sans trop appuyer, forcer, exagérer.

Elle me plaît la petite Arabe, la lourde masse de ses cheveux noués à la nuque, ses yeux taillés en amandes ni gris ni verts. Je sens bien que ça pourrait, mais comment aborder à elle, ailleurs que face au placard de fer ?

Paola à sa presse, j'aime son nez aquilin, ses cheveux noirs. Paola la Ritale, la Sicilienne.

Beau visage ingrat taillé pour l'amour, la passion. Le jeu de ses doigts prompts à centrer la pièce dans le gabarit, la fumée la vapeur jaillissante autour d'elle, ça fuit, pschiiit... de forts panaches... Ses fines mains, soignées malgré le noir, malgré le jour qui cisaille ses nuits, à 4 heures.

Le noir-animal.

Le bistrot face à la gare, une tonnelle. L'été - on imagine - douce et fraîche, à l'automne - octobre - un amas de feuilles de vignes crevées, des paquets de flotte. À 6 heures du matin, on entre, on s'installe, les murs le plafond couverts d'autocollants, toutes les marques : bagnoles, radios, fringues, toutes les marques.

Le café servi paraît taché d'huile, les sucres sont noircis. Sous la tonnelle d'autocollants, sous l'averse de réclame, la radio Europe n°1 à fond, le désir du monde.

L'arrogance de la crasse.



- Des litres et des litres ! j'aurais pas cru que c'était comme ça ! je me vidais ! et des piqûres, des piqûres ! je me suis dit que j'allais crever ! il m'a déchirée complètement le petit salaud ! Tu verras accoucher comment ça se passe ! c'est pas une partie de plaisir, même si t'as les jambes en l'air !

Martine Pollet, la femme d'un chef - l'atelier des hommes - est enceinte de son premier.

Elle explique bien, la Francette :

- Sébastien le deuxième, hop comme une lettre à la poste, hop ! comme une savonnette il a glissé !

- Tu verras, des litres et des litres ! quatre kilos deux cent cinquante le salopard ! Moi des gosses j'en veux plus, déchirée j'étais... Les hommes si ils accouchaient, ils se rendraient compte les fumiers, ils verraient bien avant d'aller y fourrer leur truc.

- Merde ! je me suis taillé le doigt !

- T'as qu'à te le mettre dans la figue, ton doigt ! ça te le cicatrisera plus vite ! Des litres et des litres je te dis... Tu verras ce que j'ai perdu...

Dans les équipes de factions des femmes, il y a deux chefs, deux femmes, deux femmes-chefs. Comme je fais les journées, je les vois l'une après l'autre, matin et après-midi. Une brave et une teigne : la teigne est veuve, grande et sèche. Son nom c'est Mathieu, Simone Mathieu. On l'appelle La Mireille :

- Tu vas voir La Mireille, elle va te chanter quelque chose !

- On sait ce qui lui manque à cette salope, ça lui ferait du bien de s'en prendre un bon coup !

Il paraît que Manik, l'un des gros Turcs de l'atelier des hommes, se la régale :

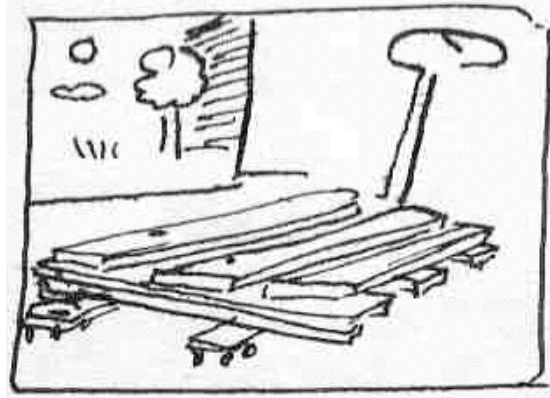
- À la quiquette ! les vendredis soirs ! Je les ai vus rentrer dans un hôtel !

- Faut croire que ça lui suffit pas !

Quand elle traverse l'atelier, raide et mauvaise, tout le monde la ferme, ça usine du joint.

La Mireille Mathieu.

L'autre des femmes-chefs, la brave, j'ai oublié son nom.

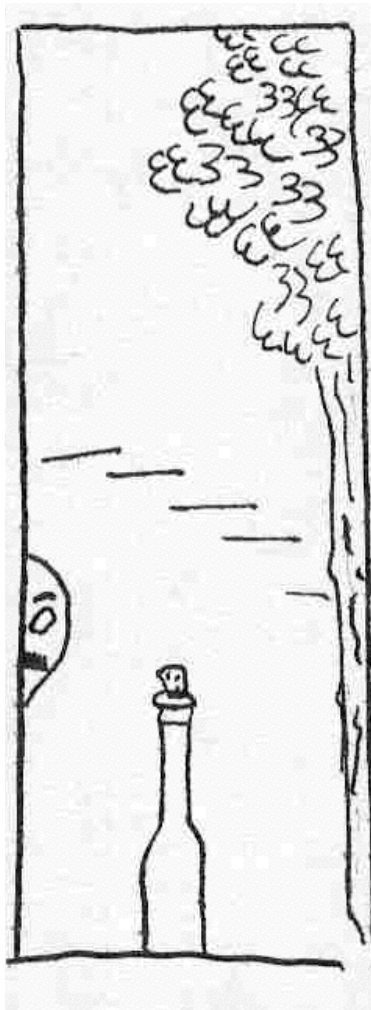


Un après-midi de mars, tu es hors de l'atelier avec le tire-palettes pour du rangement. Tu t'aperçois que c'est le printemps. L'herbe des pelouses qui bordent les bâtiments a poussé, alors tu lâches la lourde poignée du tire-palettes, qui couine un peu - ce n'est pas un son désagréable, tu aimes sentir la force de ce levier dans tes poignets - puis, tranquille, les manches de ton bleu remontées sur les avant-bras pour la première fois de la saison, tu t'octroies, dans la brise renaissante, une cigarette que tu tasses sur l'ongle plat de ton pouce et tu rejettes au loin la fumée, t'élevant, de la sorte, plus haut que les cheminées de l'usine.

Avoir dix-huit ans, c'est ça : faire comme les hommes, ceux de l'atelier, aller travailler aux Machines, gagner plus, travailler la nuit, les 3x8 : une semaine de 4 heures à 12 heures, la suivante de 12 heures à 20 heures, la troisième de 20 heures à 4 heures. La nuit à l'usine, à l'atelier, au cœur du poussier.

Aux machines, dans le cratère. Quitter le confort de l'équipe de l'emballage, l'éducation dispensée par la Francette, le café et les biscuits des femmes. Abandonner Paola et la petite Arabe qui d'ailleurs ne me regarde plus.

On ne s'envolera pas pourtant, on restera là, on attendra le matin, le jour calamiteux.



Alors c'était ça la promesse. C'était ça l'usine. C'étaient eux les contremaîtres, les fameux zélés qui avaient crevé la vie des parents, c'était là où l'on devait finir, là où l'on nous menait à coups de pompes dans le cul mieux et plus vite même que nos instituteurs aigris ne nous l'avaient promis.

Alors ce serait ça le boulot, le travail, le taf, le turbin, ses soirs de paye, ses remous d'atelier, ses blagues à la con cent fois répétées, les bicots qui ne foutent rien et les ritals faux-cul et c'est cette sacrée gueule rapiécée, recousue et cent fois viandée pourtant qu'elle aurait notre vie et pour longtemps et qu'on chierait tant dans nos frocs, dans nos bleus, de le perdre cet ours de misère, cet os à ronger ?

Alors c'était ça la vie, ces regards graveleux, en lousdoc sur les femmes les culs les nichons, ces désirs si vite éteints, l'ignorance ravageuse ?

C'était bien difficile de se l'avouer tout de même, de le reconnaître pour sien, ce chemin qu'on prenait sans détours, sans rien, sans zigzags, tout franco droit devant, jusqu'à en être raide.

Pour aller travailler aux machines, chez les hommes, il faut savoir compter.

Nous sommes là, en stage, dans une salle au-dessus des bureaux, un Arabe rondouillard, Ahmed Madjer, un Turc mutique, Bulut, et moi.

Notre formateur c'est Claudel, un jeune chef pas rebelle, du tout. Une mèche brune descend devant ses yeux, il souffle, pffffff... Il refile de la tuyauterie le salaud, épouvantable.

Ça nous aide pas pour la concentration... pffff... bouche en coin pour atteindre la mèche batailleuse. On a des divisions à résoudre, le Turc tranquille il sait faire, il a tout juste.

Madjer et moi on hésite, on se trompe, on mordille nos crayons, on rigole, ils sont pas bons nos calculs.

- C'est pas grave dit Claudel, son haleine infecte, sa mèche qui retombe et pffff... il souffle à nouveau. Il a pas envie de s'emmerder avec ces deux crétins qui ricanent, ces deux ignares, le jeune brillant chef Claudel, on le devine et puis c'est mai c'est pas possible que ça le tracasse pas aussi le mois de mai joli, Bon Dieu qu'est-ce qu'il fait beau, ça brille les vitres, ça pète de lumière, là-haut.

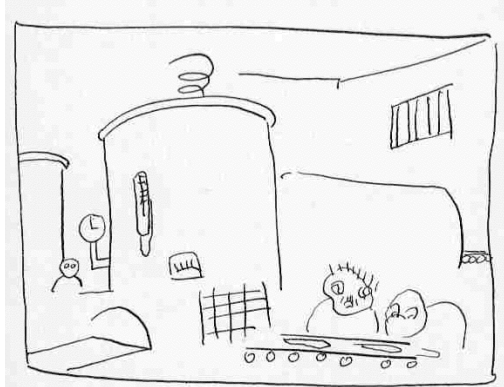
Assis à nos petites tables de formica on suçote nos crayons, les dents s'enfoncent dans le bois tendre, la chair. Il fait chaud, on serait peinarde sans ces opérations compliquées et Claudel au refile, sa bouche traviole... pffffff...

- La machine, on saura bien la faire marcher de toute façon hein, dit Madjer.

On se marre, même le Turc.

Les bécaneuses, elles s'appellent des boudineuses, nous serons donc des boudineurs, classés en différentes catégories, 2ème, 1ère, boudineur en chef.

Le caoutchouc arrive sur des palettes, en larges bandes noires semées de talc, d'immenses longueurs froides, des rubans repliés d'un bord à l'autre de la palette, en plats et en méandres. On va tailler là-dedans au tranchet, des bandes moins larges, d'une trentaine de centimètres pour nourrir les machines, les boudineuses, les gourmandes, les voraces.



Le caoutchouc tout d'abord c'est tout cru, quand les pièces ont été formées par la machine - finies - on les passe à l'autoclave, à la cocotte-minute, mais gaffe, cinq mètres de long la cocotte, la marmite du Diable, ça crache et ça pustule là-dedans, ça vrombit, gaffe.

Moi, je débute boudineur minus miteux, la toute dernière catégorie, juste bon dans l'immédiat à remplir de pâte noire la bécane, la goinfrer, la gorger, l'engorger. Pas la laisser sur sa faim la salope, la ventrue. Que ça chie, que ça bourre, que ça produise, que ça malaxe cette merde noire, que ça chauffe, que ça vive, que ça jouisse enfin.

La pâte, elle est noire, elle est crue, sèche ou grasse c'est selon.

Les machines, elles s'appellent la 60, la 90 ou la 127, c'est la taille de la vis plantée dans leur ventre qui donne le nom.

La grosse pâtassee de caoutchouc, de cacao, malaxée, torturée à mort, débinée débitée par la vis luisante et grasse arrive au tréfonds du monstre, au fond de son lourd bide de métal, elle lui bourre les interstices, elle lui tracasse la membrane, une grille de fer qui repousse toutes les saloperies qui pourraient traîner dans le « cru », brindilles, mégots, pailles, gravier...

La grille franchie, la pâte touche à l'ovule, à la filière, une pièce d'acier brut couvée par le chef d'équipe. Il nous la remet au moment du montage, tenue entre deux doigts.

Elle est là cette chienne de filière, tout doit y arriver, y parvenir parfait, net, lavé de toute humeur, neuf.

Arrosée de talc en permanence par une soufflerie, deux maigrelets tubes qui crachotent leur douceur blanchâtre - du sucre-glace -, la pièce jaillit, elle s'étale

sur un tapis roulant pelé, défoncé, au niveau de la tête du gars qui bosse en second sur la bécane. Il déroule tranquille, le joint nouveau-né tenu dans la main gauche ; on connaît la musique, ça nous fait un rythme dans la tête, dans les guibolles, on danserait, pour un peu... d'un pied sur l'autre. Neuf pas en arrière pour amener la pièce, puis neuf pas devant pour la déposer et sec, à hauteur des yeux, un coup du tranchet à manche de bois fend l'air, zinggggg... ça taille... Embrassez la cavalière.

Le fin du fin, c'est quand tous les joints s'alignent, sardines immangeables, sur le grand plateau de ferraille qui rythme la marche du second, avance-recule, recule-avance, à hauteur maintenant de sa hanche. Le fin du fin, c'est quand tous les joints sont coupés, tranchés au millimètre, justifiés, quand ça ne dépasse de rien.

Là, ouï, tu commences à être un bon sabreur, un vrai.